



L'île des anamorphoses

version d'Andreea Badea

Kuta, jeudi 21 août 2014

La surface du lac déformait son corps d'enfant. Biaisant la neutralité des contours, elle esquissait une masse de chair aux lignes troubles, chevrotantes, silhouette animale toute en vaguelettes. Il remarqua d'abord les yeux, ronds comme des billes et interrogateurs. Des yeux étonnés aux reflets d'ébène. Ses petites mains s'accrochaient à une tablette noire couverte de bracelets, fils bleu de Prusse tressés au rouge de Parme, scoubidoues et traînées de plastique pour touristes aux finitions mal échafaudées. Soudain, les bras propulsèrent l'arc-en-ciel de bijoux bas-de-gamme vers le haut. L'enfant avait saisi sa présence. Il venait de constater la peau blanche, le T-shirt large et l'étiquette rouge du jean - attributs typiques du potentiel acheteur.

– *Forty thousand*, dit-il, les yeux plantés dans ceux de l'étranger.

– *Don't need it.*

– *Thirty-five*, insista l'enfant d'un ton d'acier, saisissant déjà l'un des bracelets pour l'accrocher au poignet de l'étranger, *for you, for your lady or for your children. Two bracelets, for your children, please.*

L'étranger s'accroupit pour fixer son visage, l'enregistrer dans l'instant. Des gosses comme celui-là jonchaient la cité de Kuta, petites créatures arides armées de porte-clés nounours et de montres en plastique dysfonctionnelles. L'été, ils s'accrochaient comme des insectes aux pattes des étrangers, mèches brunes éparses et regards vidés. Les haillons flottaient sur leurs épidermes caramel. Les litanies en mauvais anglais ne transpiraient même plus la détresse, l'enfance était déjà morte en eux. Mais pas dans celui-là, pensa-t-il. Sa voix étonnait par sa vitalité. Il lutta, ce gamin, fit-il remarquer à voix haute en français, alors que ses doigts fouillaient déjà le sac pour trouver la surface en cuir du portefeuille.

– *How old are you ?* interrogea-t-il, pour combler le vide.

– *How old are you ?* dit l'enfant, autoritaire et malicieux, puis ajouta, *I'm thirteen.*

De larges halos ecchymosés entouraient ses yeux, épanouis comme des marques de douleur. La peau du visage épousait les os du menton, habit moulant aux parcelles arrachées. L'étranger aurait quarante-quatre ans à la fin de l'année, et son fils unique dix.



– *Bargain*, s'accrocha l'enfant, *you can bargain*.

D'instinct, pour garder la face – alors même que les circonstances l'avaient déterminé à acheter – il négocia le bijou à vingt mille, déboursa les roupies au visage de l'enfant. D'autres gamins vinrent s'agglutiner contre lui, geignant des noms d'objets, porte-clés et sarongs aux prix improbables, tapotant ses épaules et lui pinçant l'épiderme. Il peina à fuir cette cacophonie.

Somnolant sur le matelas de l'auberge, des images griffonnaient son esprit. Il voyait revenir les marques de son enfance épuisée sur l'île, à quelques dizaines de mètres du lac. Le matin, il fuyait la maison blanche pour rejoindre au bord de l'eau ces enfants mates – des *autochtones*, disait sa mère. Ensemble, le cul enfoncé dans le sable, ils jetaient des cailloux dans l'eau et savouraient la rumeur des clapotis qui chassait parfois le silence. Il devait son intégration dans le groupe à une fillette de neuf ans et demi. Son amie avait un prénom de dessin animé, elle s'appelait Fifi et arborait de grands yeux bruns aussi profonds que la Voie Lactée. Ils s'étaient connus au bord de la surface ondulée, et la beauté du regard mate avait fait avorter sa tentative de ricochet. C'était quelques mois après son arrivée au pays – lorsque les enfants du lac ne voulaient pas de lui car il était différent. Fifi s'était accrochée à son bras et lui avait posé des questions en anglais sur la vie là-bas, dans l'écume, au-delà des océans (depuis lors, elle n'avait jamais plus cessé de poser des questions). Elle vivait quelques centaines de mètres plus loin avec ses frères et sœurs, dans des huttes que son père et son grand-père avaient bâties. Parmi les pauvres, ils étaient plutôt bien nantis. Sa mère assurait la réception dans un petit hôtel. Elle montrait aux Occidentaux leurs chambres délavées, faisait marcher les ventilateurs, leur souriait. Désireuse d'ouvrir sa progéniture au monde, elle lui parlait souvent en anglais. La fillette avait associé cette langue à l'autorité maternelle, à sa présence sécurisante. *Come and play with us*, avait-elle soufflé au petit garçon – obligeant les autres enfants à accepter l'intrus. La distinction naturelle de Fifi, la réserve qui contrastait avec sa présence solaire forçaient le respect au sein de cette miséreuse assemblée. Plus tard, elle lui avait glissé, hésitante : *Tu as la peau blanche comme la mer quand elle finit*.

Lorsque l'étranger avait repris le chemin de l'île dans une embarcation de fortune, le souvenir de Fifi s'était imposé à lui. Il avait recherché la douceur des traits dans les



visages des femmes qui peuplaient la barque, mèches sous un voile et regards tournés vers l'inachevé.

Prise dans la houle, l'embarcation vaguait périlleusement. Dos à la foule, il avait plongé son regard dans les flots, les mains doucement posées sur le siège en bois. Deux jeunes gens s'étaient assis à l'avant du bateau, jambes dans le vide, rires à travers le gosier. Sur le T-shirt de la fille s'étalait un grand imprimé Michael Jackson noir et blanc qui rappelait les mauvaises affiches des étals parisiens. Le garçon lui glissait la bouche dans le cou de façon indécente. Une traînée de sel et de salive maculait sa peau. Il se leva soudain, et l'abandonna là-haut, sur la proue du bateau, murmurant un prétexte, quelque chose à aller chercher dans son sac. Alors l'étranger s'approcha doucement, cherchant à saisir dans les traits de son visage les marques d'une fragilité, quelque chose apte à lui rappeler la beauté de l'île qu'il s'apprêtait à rejoindre. Ce n'était pas une jolie fille, ses traits étaient bruts et son corps mal dégrossi, mais elle souriait avec justesse. Il éprouva l'envie de lui adresser quelques mots. Il l'interrogea sur son lien avec Kuta, et elle répondit qu'elle venait de là, qu'elle avait grandi sur une autre île et qu'ils étaient sur le point de retrouver la terre de leur enfance, elle et son promis. L'étranger faillit lui avouer qu'il appartenait aussi à l'île, mais déjà elle fouillait ses poches pour retrouver son téléphone portable et demander à son fiancé de les prendre en photo tous les deux (au final, ce fut un tiers, un type du bateau, qui figea le cliché, afin qu'ils puissent tous les deux un jour apparaître sur le papier lumineux aux côtés d'un Blanc mélancolique).

Seul dans la nuit bleu pétrole, il constata combien l'île avait changé. Ses pieds heurtèrent les flots imbibés d'huile de moteur et l'eau macula sa peau de traces noirâtres, débris de cargos. Il peina à traverser l'étendue sableuse qui dégagait des relents de moisissure, effluves de vase étalées dans le noir. La mélancolie le quittait au profit d'une indifférence caustique et diffuse. Son séjour à Kuta remontait à vingt-six ans. Les souvenirs s'étaient progressivement dilués dans l'opacité de sa mémoire. A la surface de la plage se consumaient des feux et il dissimula son visage dans une écharpe afin que cessât l'odeur obsessionnelle de déchets brûlés. Arrivé chez la logeuse, il prit possession d'une chambre spartiate et entreprit de marquer ces quelques mots.

Kuta, dimanche 21 août 1988,

Ils m'ont annoncé durant la soirée que nous quitterions définitivement Kuta. J'ai fui la grande maison par la fenêtre, les yeux embués d'eau salée. J'ai longuement marché sur la plage, songeant aux mois noirs qui viendront. Les visages des êtres aimés sont



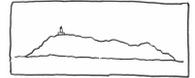
revenus dans mon esprit, reliques ensoleillées d'une vie que je croyais atypique. Sans prendre garde, j'ai marché vers sa hutte. Des enfants traînaient le long de la route, dans la nuit. Elle attendait sur le pas de la porte, les cheveux détachés et la mine lourde. Depuis quelques semaines, nous évoquions ce départ, que je présentais comme hypothétique, voire peu probable. Alors nous marchions dans l'obscurité sereine, élaborant d'une voix faussement détachée divers projets d'avenir. Les envies tournaient souvent autour des voyages - nous allions traverser l'Himalaya à pied ou bien escalader à mains nues le Mont Kailash, monstre aux nuances ocre rayé de neige que Fifi avait aperçu dans un magazine le mois précédent (ses rêves d'exotisme rimaient souvent avec grand froid) – et des émissions de télévision (nous aspirions tous deux à passer un jour à la télé, Fifi en tant que grand reporter et moi comme écrivain). Mais ce soir-là, il nous était impossible de feindre l'indifférence, la fin nous rattrapait.

Sans un mot, elle a glissé mon bras autour de son corps et j'ai caressé son visage de suie, avant que nos bouches ne s'emmêlent. Elle sentait l'orage et les forêts de cocotiers, l'obscurité dépensée à refaire le monde, les nuits d'adolescence, elle exhalait l'odeur de Kuta, légère et permanente. Nous nous sommes éloignés de la hutte, soucieux de n'éveiller aucun soupçon. Nos pas ont tapé sur l'asphalte dans un bruit légèrement décalé. *Tu pars*, a-t-elle dit, et j'ai acquiescé. Je l'ai lâchement questionné sur les débuts de sa journée pour éloigner de nous le spectre des adieux, mais tout se trouvait déjà brisé, et le ton de sa voix s'était durci de façon presque imperceptible. *C'est formidable que tu partes*, a-t-elle dit sans le penser un seul instant. *Ta belle vie commence maintenant ; tu seras au rendez-vous des bals* – elle croyait en l'existence de bals en Europe, la pauvre. *Je t'écrirai*, lui ai-je promis, minable. *Oui, tu m'enverras des cartes postales*. Et aussitôt, je l'ai étreinte pour éteindre l'émotion que je sentais poindre dans la voix cassée, et aussi un peu pour la posséder, me l'approprier tel l'ultime trophée des années où j'étais pour elle le petit prince de Kuta. Je l'ai traînée dans la berline de mon père, et elle n'a rien dit avant de pénétrer dans cette carcasse noire qui, trois quarts d'heure durant, nous isolerait du monde. Lentement, elle s'est détachée de moi, et, le visage collé à la vitre, pas encore dévastée par la douleur et le manque, elle a entrepris d'enlever le tissu qui dissimulait le haut de son corps. C'était du batik, un imprimé bicolore mixant deux verts phosphorescents qui lentement se détachait de sa ligne du dos tandis qu'elle défaisait les boutons un à un, les yeux neutres, savourant sa défaite. *Toi aussi, t'es comme les autres*, semblait-elle signifier,



réduite à l'accepter, et même à aller dans ce sens, maintenant que le batik chavirait le long des épaules et qu'elle découvrait ses deux petits seins transis par le froid et l'angoisse, fragiles bouts de chair accrochés à elle. *Il paraît qu'en Occident, Fifi est un nom d'animal de compagnie*, a-t-elle glissé, alors que lentement je laissais mes doigts vagabonder sur sa peau, ébauchant un début de caresse. *Tu veux quelque chose à boire ?* et elle a lentement dit oui. J'ai sorti un petit flacon de ma poche, pour anesthésier le poids de ses mots. L'infime quantité de vodka a glissé à travers sa gorge alors que ses yeux restaient fermés, comme éteints.

Je l'ignore, mais à chaque instant de déséquilibre qui lui reste avant l'évènement, lorsqu'elle se lèvera de la banquette impeccable de l'automobile pour se rhabiller, lorsqu'elle parcourra le trottoir défoncé, le long des huttes, décidant de se détourner de la sienne car ses frères, éveillés, pourraient la traiter de putain et la battre, elle songera à cette esquisse de caresse que maladroit, j'avais entamé le long de son dos, à la brûlure de l'alcool qui s'en était suivie. Mais déjà j'accroche mes lèvres aux siennes avec inexpérience dans la nuit violette et trouble et déjà ses doigts glissent sur mes épaules, tirant sur la chemise impeccable que mes frères m'ont offerte, soulignant les contours du vulgaire cavalier noir, le long du torse, à hauteur du cœur. À deux, on s'enfonce dans l'obscurité, la banquette craque lentement, alors que dans le lointain, les oiseaux crient d'horreur face à la nappe d'hydrocarbures qui se déverse dans la mer, constellant l'eau de reflets argentés. Je prends sa main, sa nuque, elle happe ma chaleur, et je sens le désir frapper contre ma peau, force de vie dont je ne sais que faire. Nous avons partagé des nuits de paroles, le long de front de mer, évoquant nos aspirations, l'avenir qui s'ouvrait tel un océan de possibilités. Fifi voulait être journaliste en France, et moi écrire – plus pour les honneurs de la reconnaissance que pour l'amour du geste - nos destinées suivraient naturellement des cours parallèles, peut-être même que je l'épouserai un jour (au lieu de quoi j'avais l'intention de décamper après l'avoir prise). Les vacances nous séparaient durant la période de l'été – c'était la saison sèche à Kuta. J'allais traîner sur d'autres plages bien lointaines, en Grèce ou aux Bahamas, tandis que Fifi vendait du riz frit et des bananes sur le sable. Je la retrouvais en septembre, un sentiment de honte diffus dans l'esprit, mais sa curiosité naturelle faisait taire ma culpabilité. Nous déjeunions de pancakes à la banane à l'ombre d'un cocotier et je lui racontais le monde. J'inventais souvent, embellissant des images qui étaient pour moi

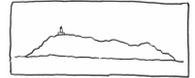


devenues banales, car je recherchais avidement des éclats de fascination dans son beau regard de nacre. Et maintenant, alors que ma barbe rêche abîme son épiderme, alors que de ma langue je fouille brutalement son sexe, cherchant à lui arracher un râle de plaisir, je devine ses yeux fixés sur le plafond de l'automobile, déjà morts.

Et plus tard, alors que je parcourrai les quelques dizaines de mètres qui me séparent de la maison familiale, un vertige s'infiltrera en moi, et j'entendrai le bruit démesuré de mes pas sur la terre battue et le silence dur comme un diamant, néant vêtu de bleu nuit. Doucement je chavirerai, quelques secondes durant, la bouche sèche, les yeux pâles, écartelé entre la nécessité de partir en France mon désir de rester à tout jamais sur l'île, les yeux plongés dans l'écume, de lentement expirer sur cette plage. Je songerai avec neutralité à ma vie future, à l'atmosphère confinée de cette école d'ingénieurs qu'on m'a vantée, aux regards épatés des filles à qui je conterai mon enfance à Kuta, tiraillé entre la pudeur de conserver cette vérité de l'île enfouie dans moi et la volonté de plaire. Je fouillerai la besace en cuir à la recherche de mes clés, morceaux de métal à l'usage soudain devenu incompréhensible et je palperai leur forme glacée, cherchant vainement à identifier la clé du portail puis celle de la porte, afin de pénétrer dans l'édifice et chasser mon angoisse. Dans la nuit, alors qu'au large une traînée de chaux s'écoulera d'une embarcation anonyme, maculant l'océan de parcelles obscures, je regretterai silencieusement la froideur de mes adieux envers Fifi, cet encouragement fraternel, *prends soin de toi, fais tes études, te marie pas trop vite*. Et puis l'ultime lâcheté pour assoupir sa douleur: *tu peux rester dans la voiture dormir si tu veux, tu déposeras les clés demain chez mes parents, ils savent naturellement qui tu es*. J'aurai parcouru son corps nacré par les ondes de la nuit d'un regard tendre, les contours immaculés du visage et la forme épatée du nez, le front large, ébloui par un halo blanc esquissé autour de sa peau, qui la faisait ressembler à une créature mythologique ou à une déesse hindoue. Et, à hauteur des joues, j'aurai aperçu une irrégularité infime, vite identifiée comme étant de nature aquatique et brisant l'harmonie parfaite du profil, une larme infiltrée en moi telle une déchirure.

Kuta, samedi 23 août 2014,

On lui avait suggéré de rejoindre l'île en fin de semaine, pour être prêt le lundi suivant. Or, il avait décidé d'arriver quelques jours plus tôt, afin de pouvoir saisir à son saoul l'étendue des changements. Désorienté, il pénétra dans un bar, lentement avança sous la lumière blafarde. Des néons dévoilaient les visages des Blancs attablés autour de



cocktails jaune indien et bleu de cobalt, qui frémissaient dans les verres vermeil. Il commanda, lui aussi, une *capirinha* afin de perdre son regard dans les nuances vert pomme et faire table rase des images qui le hantaient. Ses yeux se posèrent sur le bracelet acquis la veille. Il trouva l'amas d'élastiques multicolores particulièrement bien assorti à l'atmosphère légère du bar et aux grimaces radieuses esquissées par un groupe de surfeurs australiens – qui s'étaient rendus à Kuta pour la beauté des plages alentours. Afin de se vider l'esprit, il s'adonna à l'un de ses passe-temps préférés : il observa les manèges des clients, cherchant à saisir quelques instantanés de leurs existences. Le visage flétri d'un sexagénaire britannique le stupéfia par sa laideur. Des sillons rougeâtres fleurissaient à la surface d'un épiderme aride, serti de croûtes et de craquelures. Seuls des yeux noirs éclipsaient partiellement la difformité des traits, et rendaient le type un tant soit peu humain. À l'instant, il conversait avec un interlocuteur dont l'étranger ne percevait que le dos, large, droit et puissant, un dos de roi, contrastant avec sa disgrâce. Sa voix s'épanouissait dans l'espace confiné du bar, sertie d'une élégance inattendue, évoquant des épisodes de vie, un divorce aux Pays-Bas et un métier de nomade qu'il refusait de désigner, mais qui l'avait fait traverser les États-Unis et le continent asiatique, jusqu'à son aboutissement sur l'île. Il devait initialement y rester près de trois semaines mais il s'y éternisait depuis plus de trois mois, longeant les plages paradisiaques.

– *Il paraît que l'île était plus belle jadis, n'est-ce pas, Monsieur ?* lui dit le Britannique, saisissant soudain l'intérêt de l'étranger à son égard, soupçonnant sa familiarité avec les lieux.

L'évocation du passé déclencha du fracas à l'intérieur de lui. Il réprima l'émotion qui lui venait à travers la gorge face à la solitude dégagée par la présence du Britannique, solitude qui reflétait son propre désarroi.

– *Je n'en sais rien. J'ai quitté Kuta il y a des années, suite à la mort d'une amie qui s'est retrouvée prise dans les fuites d'hydrocarbures de 1988, alors qu'elle se baignait. Alors, à mes yeux, cette île demeure empreinte de peine.*

Le Britannique n'insista pas, et l'étranger eut soudain honte de la honte qu'il avait cherché à faire naître chez son interlocuteur. Il avait passionnément aimé ces lieux, la dilution des bleus limpides, l'aigue-marine heurtée au bleu maya et la sensation de sérénité qui résultait du mélange. Il lui eût fallu évoquer cette beauté sauvage et

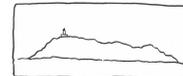


singulière, et ne plus parler de cette mort qui ne lui appartenait pas, et dont il était, quelque part, responsable.

– *Ah, le pétrole, le pétrole*, glissa le Britannique, et cette phrase le brûla. Moi je *m'appelle Christian*, continua-t-il, avant de justifier que sa mère était française, et que son enfant s'appelait Jeanne, comme l'héroïne de Maupassant. *Jeanne a entendu parler de Kuta dans des carnets de voyage ; c'est elle qui m'a encouragé de venir ici.*

Il parla de Jeanne et de son ex-épouse Leïa, de Copenhague ensoleillée et des reflets argentés des canaux danois – *j'ai eu le sentiment de survoler des atolls, des atolls en pleine Mer du Nord* – mais l'étranger perdit rapidement le fil. Le velours du timbre vocal le happait mélodieusement, lui rappelant un univers blanc et mousseux, radicalement éloigné de Kuta rendue atroce après ces années d'absence. Nulle guerre sur l'île, pas de déflagrations le long de l'asphalte, ni de corps sur la plage mais l'étendue couverte de vase et un rivage d'où la vie s'absentait. Point d'infimes crabes baragouinant sur la plage ni de poissons clown dans le large, nulle rascasse, effacées les balistes ; juste des îlots de pierre qui cernaient le désert sableux, des masses aux formes monstrueuses et sublimes, spectres de Kuta jadis paradisiaque. Alors l'étranger ferma ses paupières, ignorant les paroles de Christian. Ses pieds s'enfoncèrent lentement dans le sol mouvant. Les patrons du bar avaient éparpillé du sable partout dans la pièce et monté des parasols au-dessus des tables pour protéger les clients des éclats de néon, alors il s'abandonna à vivre dans ce lieu aseptisé, laissant ses belles chaussures absorber les particules de poussière.

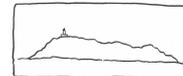
Le jour d'après, il vit des squelettes d'arbres fleurir sur le sable. Deux enfants dormaient sur le promontoire en bois, allongées l'une contre l'autre, et un drap sale en coton les protégeait de la brise. Une femme traversa la grande route des sarongs sur la tête, éclats de taffetas et fils de soie savamment tissés, carreaux scintillants sous les rayons estivaux ou traces rectilignes de bleus phosphorescents, parcelles de vivant sur le tissu obscur. La colonne vertébrale du corps qui portait cette charge était immobile, comme accrochée à un fil de fer. L'étranger admira la distinction de cette carcasse humaine dont les strates de peau vacillaient vers le sol et qui marchait avec élégance le long du trottoir, hélant avec conviction divers éventuels clients. Il avait trouvé dans la voix de Christian la même grâce inattendue, l'expression d'une beauté fragile et insaisissable. À présent, il marchait sur le sable avec ses mocassins qu'il avait déjà abîmés la veille – et, progressivement, de façon imperceptible, la teinte vive de ses chaussures de luxe se



trouva noyée sous une fine couche de poussière, particules marines et parcelles de galets. L'eau trempa le bas de son costume et il sentit son corps vaciller sur le sable mouillé. Les baignades d'antan lui revinrent à l'esprit : avec les autres enfants, ils allaient nager tout habillés, par défi, et jamais il ne rechignait à abîmer les beaux tissus de ses fringues occidentales dans la crasse, désireux de gagner leur respect. Le jeu consistait à braver les courants du large, après avoir dépassé les îlots de pierre qui délimitaient la petite baie de Kuta, et de rester le plus longtemps possible en apnée. Les enfants ne l'avaient jamais tout à fait accepté, alors il se laissait volontiers balloter par la houle, tel un morceau de bois, alors que les autres nageaient avec peine à la surface, moqueurs.

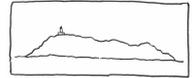
Il avait même failli y passer, à ce jeu-là. Élevé en ville, la transparence rassurante des piscines lui était plus familière que les fonds marins. Dès son arrivée à Kuta, il avait regardé l'océan avec un mélange de peur et d'attrait, admirant les enfants de la plage, que les flots emportaient et rendaient aux rivages. Lui restait assis sur le sable, anesthésié par la peur, dans l'attente vaine qu'on vienne le chercher, qu'on s'occupe de lui. Les enfants l'ignoraient, ou bien lançaient des *bule, bule*, touriste, étranger, va-t'en. Fifi avait brisé cette solitude, incitant ces mêmes enfants à bien vouloir l'écouter, et, pour la première fois, il avait raconté sa vie d'étranger, les cités asphaltées de France et d'ailleurs, les lumières de la nuit. *Là-bas, on laisse des réverbères allumés dans l'obscurité, pour éclairer le chemin des voitures*, avait-il expliqué, et dans leur naïveté, les enfants avaient imaginé des labyrinthes urbains toujours illuminés et des palaces en cristal et dorures, comme ils avaient souvent vu défiler sur les écrans de télévision. Une forme insidieuse d'envie avait remplacé l'indifférence, les incitant à mettre à l'épreuve le jeune étranger. Trop heureux d'échapper à la solitude, il s'était laissé mener au large, à proximité des cyclopes de pierre. Là où la houle s'achève dans le fracas des vagues, donnant lieu à de splendides déflagrations, il avait tenté de se laisser couler, pour explorer les quelques mètres de profondeur et compter les poissons tropicaux, les infimes anges empereurs, aux lignes circulaires et phosphorescentes, les papillons à quatre yeux et les chirurgiens bleu électrique dont il avait ouï du bien dans ses livres d'aventures.

Seulement, il était mauvais nageur, et l'expérience avait manqué de l'achever. Terrorisé par l'opacité des profondeurs, il avait laissé l'eau remonter son corps à la surface, comme un vulgaire morceau de bois, constatant que le reste des enfants avait déserté,



qu'il était seul et confronté à une fin certaine. La vie avait instinctivement résisté en lui, refusant de disparaître sans trace, de se dissoudre dans la liqueur salée, rejetant l'appel du néant et le balancement de l'eau tiède, amniotique, et il avait nagé, contre les courants, cherchant le souffle en dehors des ténèbres marines. Une embarcation avait repéré le jeune corps aux prises avec la mort. Elle s'était rapprochée des rochers, risquait le naufrage pour l'extraire des flots. La mésaventure s'était achevée dans le fracas des cris maternels, et, lorsque ses paupières s'étaient enfin ouvertes, il se trouvait dans la chambre lumineuse du dispensaire local, tremblant et bouleversé, mais en vie. Dès lors, il avait renoncé à interagir avec le reste des enfants du coin et même à s'approcher des flots – seule Fifi, en train de vendre des bananes sur la plage au moment du naufrage, avait trouvé grâce à ses yeux.

Maintenant, il laissa l'eau envahir ses pieds et savoura cette sensation pourtant désagréable ; l'océan qui remontait jusqu'aux chevilles et les talons mouillés, les chaussettes flasques dans l'espace clos des mocassins. Une adolescente s'approcha de lui ; maigrelette, le visage défiguré par l'acné. Elle lui proposa des noix de coco ; sans vraiment le vouloir, il hocha la tête. Elle s'absenta quelques instants puis revint avec un immense fruit verdâtre, tacheté de projections ocre, une paille enfoncée dedans. Il lui tendit un billet dont la valeur représentait quatre fois celle de la noix et entreprit de savourer le liquide translucide, légèrement acide. Mais l'adolescente restait à proximité de lui, hésitante, immobile. Des haillons pendaient le long du jean trop large, et elle dissimulait ses petites paumes d'enfance dans les poches, tête baissée, un peu honteuse. Tout à coup, elle leva les yeux et, dans un mélange d'anglais et de dialecte local, serti de voyelles, elle proposa ses services intimes, précisant combien elle avait l'habitude des étrangers. Sa voix, que la honte rendait stridente, et le pan de lumière dorée qui éclairait son visage lui donnaient l'air mesquin d'une commerciale déterminée à tirer son épingle du jeu. Il eut une hésitation, qu'il jugea dans un premier temps incompréhensible, puis reconnut l'attrait teinté de répulsion que la jeune fille faisait naître en lui, identique au malaise que déclenchait en lui sa présence sur l'île. Il la dévisagea longuement, observant son regard vidé, le tatouage en forme de rose, mal esquissé, qui couvrait l'intégralité de son épaule droite et la bretelle du maillot glissée à dessein le long du bras, pour l'exciter. Sa famille était avachie à l'ombre d'un cocotier, hélant les étrangers qui traversaient l'asphalte.



– *Bagaskoro*, cria une voix de gamin, et il la vit se retourner, surprise, la colère déformant les traits encore enfantins.

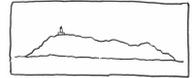
Elle lâcha quelques mots dans sa langue à elle, lui intimant de partir, mais il voulait rester, et déjà il souriait à l'étranger qui, séduit par l'innocence du petit être, souriait en retour. Sans tenir compte de cette grande sœur, ou bien de cette mère, l'enfant fit quelques pas en sa direction, étonné par le de tissu en soie qui resserrait le col de sa chemise. Il effleura sa cravate du bout des doigts, puis, stupéfait, effaré par cette soudaine proximité, il prit les jambes à son cou et courut le long du front de mer, son visage solaire défiant la misère. L'étranger se retourna vers l'adolescente, la refusa avec fermeté. Elle fit demi-tour, retrouvant le fil monotone des gestes identiques, cherchant des yeux un autre Blanc pour lui proposer de la prendre.

Kuta, jeudi 25 août 1988,

Ils la retrouvèrent sur la plage. L'épave humaine parsemée de suie gisait à proximité d'oiseaux presque morts. La marée noire les avait tous pris en trappe. Son visage était tacheté d'obscur, mais intact, et, pris dans la foule, je contemplai une dernière fois les traits que j'avais parcourus des lèvres la nuit d'avant. Sa mort avait aboli la perspective de l'instant d'après. Debout sur la plage, figé face aux gens, j'étais sous les projecteurs du présent, tragique et lumineux, et je constatai combien mes émotions étaient endormies. Seule persistait en moi la sensation du vide qui me transperçait l'estomac, la conscience du non-être, de l'absence de désir. Ce corps inanimé sur la plage éteignait en moi tout reste d'enfance.

Je me repassai la fille de la veille en tête, celle à qui j'avais fait découvrir Baudelaire et qui, depuis, se plaisait à lire des poèmes en français la nuit sur la plage. Je m'asseyais à ses côtés et l'écoutais décortiquer les mots d'une voix puissante et mystique, quelque part intimidante – car je n'avais jamais connu une fille pareille, rien dans mon éducation et dans mes lectures, ne m'avait préparé à côtoyer une fille pareille. Elle m'aidait à saisir ce monde où j'évoluais, livré sans mode d'emploi, traversant la vie à mes côtés pleine d'une légèreté parsemée d'irrationnel.

Je me repassai son corps de la veille, que j'avais aimé puis dédaigné, ce corps à la vie devant soi. L'image causa en moi une fêlure lancinante, craquelant dans l'espace confiné de mon thorax. Je retenais mes larmes. Je retenais toute manifestation de douleur alors que le regret et la frustration se répandaient pourtant en moi tels des

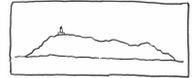


filaments, je retenais ma peine car je redoutais la violence du lâcher-prise, l'incontrôlé et l'explosion, tout ce que j'associais à la folie.

Je me repassai le fil des évènements. Mon corps s'était détaché d'elle et j'avais joui seul, soucieux des éventuelles conséquences de notre étreinte. Les paupières éteintes, j'avais volontairement fait abstraction de sa présence. À m'entendre râler de plaisir, elle avait effleuré mes épaules dans une caresse maladroite, cherchant à s'immiscer dans l'instant, et j'avais embrassé ses lèvres dans un mouvement qui cherchait à dire – de façon simultanée – la tendresse et le rejet. J'avais embrassé son visage jusqu'à le blesser, enfonçant mes ongles dans son dos, rêvant secrètement de la déchirer, conscient que je la possédais pour la dernière fois, que d'autres laisseraient leurs traces de dents sur son cou frêle (et cette idée écorchait à la fois mon âme et mon amour-propre). Stupéfait par la violence de mes gestes, je m'étais arraché d'elle, et nous étions restés là, immobiles, à figer l'instant, avant que je n'essuie le sperme de mon ventre d'un geste furtif et qu'elle ne se rhabille lentement, paupières éteintes, les yeux posés sur ma silhouette qui avait déjà quitté le véhicule et qui suivait, lâchement, le petit chemin de terre.

J'ai esquissé la suite, cherchant à saisir une vérité qui ne m'appartient pas.

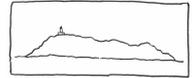
Lentement, dans un geste neutre, elle claque la portière et s'éloigne du véhicule. La brise emmêle ses cheveux ; dans la nuit de glaise elle avance, Méduse des temps modernes, le jean flétri de terre. Des bûchers incandescents se consomment sur la plage. Son esprit engourdi lui souffle de choisir les traces de lumière. Elle enlève ses chaussures de cuir, enfouit les pieds dans le sable comme sous un linceul. Son contact tiède l'apaise. Elle recherche la mer, afin de se nettoyer, improviser un bain de minuit pour laisser passer l'anesthésie. Secrètement, elle fantasme sur l'idée d'y passer afin de provoquer mon chagrin. Dans le fond, elle est consciente que sa disparition me marquera à tout jamais. La mort est devenue sa seule marge de manœuvre. Elle n'a aucune idée de ce qui adviendra lorsqu'elle sortira de l'eau, de la façon dont elle justifiera le retour tardif à la maison tout comme ses yeux enflés de pleurs, car elle laissera couler des larmes, aucun doute à ce sujet – peut-être même se rend-elle dans la mer pour laisser son désarroi se confondre avec le liquide moite et salé. Elle voudrait se laisser porter par l'océan comme par une eau stagnante. Elle voudrait reposer cette douleur diffuse grâce à la sensation tiède d'un liquide complice, et laisser toute



temporalité se dissoudre dans cette valse. Elle est excellente nageuse, Fifi. Si la situation lui échappe elle trouvera une façon de s'en sortir.

J'ai mis du temps à me débarrasser de l'image du corps nu couvert de matière noire, contorsionné, et cependant parfaitement intact. Aucune douleur ne traversait son visage, elle ressemblait à une enfant prise dans une mauvaise passe. Seulement, cette image éclipsait l'adolescente à la beauté singulière qui marchait à moitié nue sur le trottoir de Tuka, racolant avec peine les touristes pour leur vendre des jus de banane. Je lisais l'envie d'elle dans les yeux des hommes, alors je traînais quelques pas plus loin, mû par mon propre désir déguisé en agacement fraternel. Parfois, je l'invitais chez moi, en secret. Elle restait longtemps les yeux plantés sur l'écran de la télévision, poursuivant du regard les visages phosphorescents qui s'esclaffaient sur des sujets politiques et sociaux. Nichée dans le sofa, pieds nus, elle manifestait sa fascination par des petits applaudissements lorsque le débat s'interrompait pour laisser place aux pages de publicité et me faisait part de sa joie devant la récurrence d'une réclame, touchée par la beauté convenue du mannequin qui manipulait un flacon de dentifrice.

Elle abandonne ses vêtements dans le sable, se dissimule rapidement dans l'eau car l'incandescence des campements pourrait refléter sa nudité. Les vagues se brisent sur elle, des galets écorchent ses pieds. Elle s'abandonne à l'étirement du temps, éprouve la violence des flots sur ses jambes, frémit comme sous une caresse. Son corps glisse à l'horizontale, pour éviter de se taillader dans les fonds marins, et elle nage en direction du large, sans autre repères que le faisceau lumineux d'une lointaine embarcation qui longtemps frappe contre la surface aquatique. Bientôt, elle boit la tasse, toussote pour faire sortir le liquide iodé qui lui fout la gerbe. Les courants la poussent au loin. Elle lâche prise, abandonnant son corps au balancement de la houle. Quelque part, elle éprouve un drôle de bonheur, la jouissance malsaine des acrobates en suspension au-dessus du vide, qui jugent la beauté de la vie à l'aune de sa fragilité, de son aptitude à basculer d'une seconde à l'autre dans l'abîme. Le présent occupe tout l'espace de ses pensées. En permanence elle doit positionner son corps pour s'agripper à la vie, s'étendre et flotter à la surface, emplir ses poumons d'oxygène pour s'alléger avant de se dissoudre. Elle ne voit pas encore la tache noire, elle continue d'être convaincue qu'elle pourra choisir, rester dans l'eau ou regagner le rivage. Alors lorsqu'elle commence à lentement s'empêtrer dans le pétrole, elle ne saisit pas. Dans un premier



temps, elle se contorsionne, dans un mouvement instinctif voué se dégager du liquide noir, mais sa masse l'accapare et la submerge.

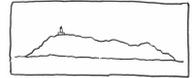
C'est le moment où je décide de ne plus savoir. La marge entre la vie et son corps figé, de plus en plus raide. Alors je rebrousse chemin vers l'avenir lumineux qui m'a été imposé, je me dégage avec violence de cette ville de moins en moins paradisiaque et de plus en plus lourde, je quitte l'adolescence, son ingénuité.

Kuta, dimanche 31 août 2014,

L'étranger déchire sa paperasse. Des feuillets administratifs relatifs à l'embauche, qui datent d'il y a treize ans, quelques missiles de sa femme, un gribouillage offert par leur fils durant l'enfance et plusieurs chapitres de romans avortés. Le moisie a envahi les parois de la pièce, il voit des corolles se dessiner à la surface du blanc cassé. Des taches de gras aux formes fantasques maculent le plafond. À l'extérieur, les libellules planent au-dessus des ordures.

Penché sur la petite table en bois, il essaie de s'écrire, depuis son arrivée sur l'île, mais les mots lui font défaut. Son visage s'est tassé, des larmes remplissent parfois les rigoles. Il ne se reconnaît plus, son corps est maintenant dépourvu de vitalité. De façon imperceptible, son dos s'est voûté, effectuant un mouvement de virgule au-dessus de la nuque. Il contemple et juge plutôt qu'il n'agit, il laisse aux autres le privilège des rêves. *I'm too old for these shits*, souffle-t-il à son jeune frère adolescent. Il s'est contemplé dans une glace, quelques instants plus tôt, constatant avec une jouissance malsaine combien son corps s'est asséché, effleurant du bout des doigts un début de calvitie qui rend son personnage encore plus pathétique.

C'était d'abord un jeu de s'écrire à la troisième personne, né de l'intuition que les années lui étaient passées dessus tel un rouleau compresseur. Le malaise s'était épanoui, accentuant son inertie, le projetant dans une existence aussi sordide que dépourvue d'intérêt. Toutefois, il peinait à la remettre en question. Il redoutait l'effondrement et le néant d'une liberté retrouvée. Le spectre de l'écriture revenait de temps à autres, preuve matérielle de son échec. Tel ami venait de publier une intéressante tribune dans un quotidien, tel autre aboutissait son premier roman, et un ombre lui glissait dessus, soulignant la force de son ratage. Elle murmurait insidieusement à son oreille qu'il s'était planté de vie. Pour calmer son désarroi, il consignait ces instants dans un carnet, à la troisième personne. Il visait ainsi à coincer le bourgeois pathétique qu'il observait vivre en lui et à lui offrir un destin de personnage. Sa jeunesse le hantait, son visage



aussi lisse qu'un drap qu'il découvrait avec ravissement au détour d'une vieille photo, tout comme les journées perdues à rêvasser à Kuta aux côtés de cette idylle qui s'était, au fil des années, muée en icône. Alors, lorsqu'au hasard d'une mutation, l'opportunité de retourner sur l'île s'est présentée, il l'a saisie, aspirant à retrouver l'inconscience et les songes, l'émerveillement. Il voulait repasser à la première personne.

À présent, il est seul dans sa chambre sinistre. Physiquement, il se porte comme un dieu, joue au golf et fait de l'alpinisme. Il pourrait bâtir à mains nues trois hôtels comme celui-là. La séduction n'est pas encore périmée chez lui. Son épouse se targue volontiers des exploits qu'il a jadis accomplis, des interminables escalades le long des falaises et des nuits perdues adossé à la roche, mû par l'irrésistible attirance du vide. Il acquiesce volontiers. Se voir décrire par le biais d'un prisme aimant lui convient ; c'est un moyen neutre de meubler les échanges sociaux.

Je bute sur le mot neutre, les yeux aveuglés par mon image cernée. J'ai retrouvé mon identité et sa neutralité m'effare. Le départ de Kuta m'a détruit ; j'ai commencé à m'éteindre quand j'ai quitté l'île. J'ai saisi les opportunités intervenues sur ma route sans réflexion aucune, attrapant la chance comme si elle avait été une coulée argentée. J'ai cru me fier à la lumière, je n'ai formulé aucun choix. L'absence d'adversité m'a ramolli ; je redoute jusqu'à ma présence dans cette pièce glauque, les ombres esquissées le long des murs. L'obscur reflet de mon corps m'effraie, je voudrais m'évanouir, disparaître, me dissoudre tel du plastique sous l'effet des flammes. Cette indifférence à la vie ne me cause aucune souffrance ; j'éprouve tout juste un léger malaise, une sensation vaguement nauséuse, et la conscience d'exister, dans l'instant, humant les effluves de moisissure que les parois exhalent, savourant cette misère.

J'ai repris la première personne.

L'existence s'est chargée de m'étioler mieux qu'une marée noire.

Mon portable fait du bruit, la sonate *Clair de lune*. Je décroche. Mon père me demande si je suis bien arrivé, rit de cette ironie professionnelle qui m'a fait revenir sur l'île près de vingt-six ans plus tard. Par mimétisme, je ris avec lui.

Pour raccrocher plus vite, je lui dis que je suis fatigué, que le forage commence le lendemain, que je dois être à la hauteur.